

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-Claude GARDAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 330-334

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Les traditions se perdent, dans ce vénérable Collège, et il n'y aura bientôt plus que les dortoirs à résister aux attaques du progrès. Je parle de progrès, mais cela dépend du point de vue selon lequel on se place. Certes, pour les chanoines c'était peut-être une aubaine que de se voir tirer de leurs vacances deux semaines plus tôt que d'habitude, mais pour les élèves, ce fut plutôt une cruelle et brutale régression. Cependant, le fait est que grâce à ces Messieurs de Sion, le dix-huit septembre tout le Collège était sous clef pour une nouvelle année scolaire.

A part cela, et peut-être aussi à part les nouvelles salles de classe, la section scientifique, la résurrection silencieuse de la fanfare et les nouvelles salopettes de Monsieur Ceppi — qui, soit dit en passant, a peut-être maintenant un aspect moins artiste-peintre que l'an passé, mais tout aussi ecclésiastique, à part donc ces quelques changements bénins ou profonds, il n'y avait rien de nouveau au pied des rochers agaunois. Une fois de plus le premier étage se changea en salle d'attente pour les parents impatients d'affronter en audience solennelle le maître de céans, des mamans attendries mirent en ordre des armoires et firent leurs dernières recommandations, des copains se retrouvèrent avec de grands rires, dans l'euphorie du premier soir. Puis, après une nuit passée à rêver dans le futur et à entendre le fracas des express et des trains de marchandises — on en perdra l'habitude — ce fut la messe du Saint-Esprit, le sermon paternel de Monsieur le Recteur et la leçon inaugurale, qui mirent un point résolument final aux vacances passées.

Si le premier dimanche fut pénible pour la plupart des internes, il ne le fut pas pour tout le monde. Car à peine rentrés, les membres de l'Agaunia se payaient un voyage de trois jours à Brunnen. On put donc voir un certain samedi une dizaine de casquettes rouges s'engouffrer martialement dans le train d'une heure moins dix, recevoir encore les dernières pensées de leur Vereins-papa, puis s'en aller triomphalement vers la gloire, tandis que ce dernier rentrait paisiblement dans sa chambre.

Une fête comme celle à laquelle se rendaient nos dix lascars mérite en général quelque attention de la part de la presse : c'est pourquoi je dus m'y rendre pour raisons professionnelles :

le souci de votre information. Le samedi soir, sitôt les délégations arrivées, avait lieu un premier cortège de la Fédération des Etudiants Suisses. Je m'étais donc placé à l'angle d'une rue pour le voir passer, et j'attendais avec impatience l'arrivée de nos représentants. Les sociétés étaient bientôt toutes passées ; on les reconnaissait à leur drapeau, mais d'Agaunia, toujours pas la moindre trace. J'étais inquiet. Enfin déboucha la Rhodania, la société sédunoise. Je savais pourtant qu'elle n'avait envoyé que quatre membres, et voilà que j'en vois passer quatorze devant moi, tous bien raides. Il faisait déjà sombre, on ne distinguait presque plus les visages, et je crus d'abord simplement que Sion avait fait un effort supplémentaire à la dernière minute, afin d'être dignement représenté. Mais soudain, à la lueur vacillante d'un réverbère, voilà que j'aperçois distinctement la tête d'Antonioli, sitôt après l'étendard de la capitale. Je sursaute, violemment surpris. « Déserteur ! » hurle-t-il, indigné, bien que je ne sois pas de l'Agaunia. A ce cri, reconnaissant sans doute la voix qui avait retenti du trottoir, dix têtes rhodaniennes se tournent d'un seul coup dans ma direction. Horreur ! C'était l'Agaunia. J'eus une envie folle de pousser à nouveau le même cri, au pluriel cette fois-ci, mais la décence me retint. Et le cortège s'éloigna.

J'étais perplexe. Quelle était donc la raison de cet incognito ? C'était là le mystère. Déçu, je rentrai le soir même à la maison. La semaine qui suivit, je n'eus pas le temps d'approfondir la question. Mais une photo de l'Echo Illustré, parue le vendredi suivant, fut pour moi la clef de cette énigme. On pouvait y voir Jean-Marc Gaist, le président de l'Agaunia, botté, ganté, avec des « trucs » multicolores sur tout le corps, bref, un uniforme (de cirque ou de parade, je n'en sais rien), portant fièrement le drapeau agaunien à la dite fête de Brunnen. Du coup je compris ! Ils avaient oublié le drapeau. Celui-ci, malgré le désespoir de Monsieur Theurillat, les calculs savants de Tschopp et d'Antonioli, qui suggéra dans le train de faire appel à Geiger, n'avait pu partir que par le train suivant, et n'arriva que le lendemain sur les bords du Lac des Quatre-Cantons.

Cependant, il faut encore dire que le dimanche, ce furent les Sédunois, vu la fonte soudaine de leurs effectifs, qui se mirent à l'ombre du fanion agaunien. Juste retour des choses !...

Les quelques événements de cette époque, la Saint-Maurice, le pèlerinage romand, se déroulèrent à l'ombre menaçante de la grippe. La situation devint même tragique. Plus de cinquante pour cent des élèves croupissaient au fond des lits, et les professeurs ne parlaient plus que pour les murs et quelques distraits. L'infirmerie était pleine à craquer, les dortoirs aussi, et Sœur Nathalie vit bientôt avec angoisse son stock d'aspirines fondre à une vitesse effrayante. On dit même que Bussien, qui se trouvait à l'infirmerie dans le même temps pour un pied

foulé — quel original ! — fut emporté irrésistiblement dans le courant des thermomètres et des tisanes, et qu'il eut lui aussi sa large part d'aspirines et de transpirations. Mais je ne suis pas allé vérifier l'exactitude de ces dires.

Cependant, les jours passaient, et la situation empirait toujours. On parla de fermer le Collège, mais Monsieur le Recteur s'empressa d'écartier cette idée saugrenue. Une autre proposition vint remplacer la défunte. Il fallait à tout prix isoler les malades des bien portants. L'infirmerie ne suffisait plus, aussi ne disait-on pas que les Chanoines allaient camper pour un temps dans les dortoirs, et transformer l'Abbaye en un vaste hôpital. Hélas ! mille fois hélas ! nous ne verrons jamais la réalisation de cette brillante proposition.

Aussi ne resta-t-il plus à ceux qui n'avaient pas encore attrapé le virus, qu'à tomber malades à leur tour, si bien qu'en fin de compte chacun a eu tout de même ses petites vacances.

Il faut maintenant que j'en vienne à un épisode qui restera longtemps gravé dans les mémoires, et qui aura placé très haut le rayonnement de l'Abbaye dans les milieux scientifiques. Je veux parler du Spoutnik, plus vulgairement appelé lune rouge. Disons tout de suite que Monsieur le Recteur a eu la fameuse idée d'introduire des études scientifiques au Collège. Nous l'en félicitons chaleureusement.

Les savants de l'Abbaye ne sont donc pas restés en retard. Et si par malheur je n'ai pu vous mettre sur le moment même au courant des réactions abbatiales, c'est que le journal que vous avez maintenant entre vos mains ne paraît qu'une fois par mois, et que par-dessus le marché, pour ses administrateurs et ses rédacteurs, l'année, en ces cas-là, n'arrive pas toujours à compter douze mois.

Mais venons-en aux faits. L'animation fut générale, et elle gagna même les cuisines, où les Sœurs affolées virent arriver un certain matin Pitteloud, de Rudiments, réclamant là les deux lentilles grossissantes que Monsieur Grandjean l'avait envoyé chercher quelque part. Dieu seul sait où il les avait oubliées, car ce jour-là, il était vraiment dans la lune. Mais Monsieur Grandjean ne fut pas le seul à voir Spoutnik au bout de sa lunette. Monsieur Michelet, de concert avec Monsieur Cornut, dressa aussi la sienne, et ils y regardèrent sans scrupule, vu que ce n'était pas Vénus. Cela permit au chanoine-physicien de faire en classe de savantes digressions sur la question. Mais l'on ne se rend vraiment compte du sérieux de l'affaire que lorsqu'on sait que le spécialiste des questions russes, Monsieur Saudan, abandonna instantanément la lecture (dans le texte) du grand Tolstoï, et qu'il se passa pendant trois jours de musique beethovénienne afin de rédiger un rapport approfondi des faits signalés. Quant aux physiciens, ils entendirent en langage philosophico-rectoral une brillante réfutation par les causes.

Il y eut cependant un certain nombre d'indifférents à l'affaire. « Indifférents » exprime mal ma pensée. Disons que pour eux il y avait *autre chose*. Ces gens-là, ce sont les externes de Saint-Maurice, qui depuis un certain temps avaient déplacé le pôle de leurs rencontres. Malgré ces heures de fièvre on put les voir chaque jour se réunir à heures fixes devant la poste. Pourquoi ? Est-ce le nouveau bâtiment qui leur a révélé les attraits de l'architecture moderne, est-ce la fascination d'un autre astre, plus blond celui-là, et moins métallique, je n'en sais rien. Mais l'on m'a dit d'autre part que Gilbert Gross passe aussi fréquemment par le même endroit en chantonnant *Only You*.

Pour en revenir à la lune rouge, j'ai recueilli pour vous quelques déclarations :

Gilbert Gross : Partir, partir ! « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. »

Jean-Marie Pittet et Mergozzi : Qu'avons-nous besoin de la lune, ici c'est le paradis.

Pilloux : Ma lune, c'est mon ballon de basket.

Monsieur Viatte (à ses élèves) : Ne soyez donc pas toujours dans la lune.

Dami (à son retour de Chabeuil) : Quincaillerie !

Cette parole vient à point pour assurer ma transition. Car nous en sommes maintenant aux retraites. La plupart des élèves la firent au Collège, comme d'habitude, sous la direction de Révérends Pères Capucins ; les syntaxistes eurent pendant ce temps l'aubaine de trois jours de congé et firent leur retraite, quinze jours plus tard, à Bon Accueil. Enfin, les physiciens subirent cinq jours de prêches consécutifs à Chabeuil, près de Valence. De l'aller et du retour, rien à dire. Mais entre temps, ce fut une autre affaire. Disons tout de suite que tout le monde revint transformé, mais que personne ne perdit dans les chaleurs méridionales l'habitude de rire.

Pour vous prouver ce que je viens de vous dire, voici, entre autres, quelques résolutions :

Donnet-Monay : Faire une retraite.

Gilbert Gross : Ne plus chanter *Only You*.

Marc-Antoine Broquet : Trouver une solution honorable au problème du chauffage. (Il a déjà obtenu l'appui moral du Directeur, et celui financier du Procureur, ce qui n'a d'ailleurs pas été sans peine, en ce qui concerne le second point.)

Hubert Broquet : J'y suis (à l'Abbaye), j'y reste.

La chambre à huit (en bloc) : Prendre soin des animaux trouvés (ou ramassés, ce qui revient au même).

Avant de terminer, notons encore que le Ciné-Club a repris

son activité de façon fort sérieuse, avec « La porte de l'Enfer ». Un autre jeudi, les internes s'en sont allés voir le cirque Knie à Martigny, et le lendemain ils se rendaient sur les collines de Cries pour la traditionnelle promenade aux raisins. La semaine qui précéda la Toussaint vit encore la renaissance des « Concerts de l'Abbaye », mais selon une formule nouvelle. Désormais il est fait fi des personnalités ; finis les concerts en honneur de deux ou trois Chanoines ! Dès cette année on mettra tous les saints et tous les chanoines du mois dans le même sac, et l'on fêtera d'un coup toutes les heureuses fêtes du mois écoulé. Relevons que la fanfare donnait ce jour-là son premier concert, sous la direction de Monsieur Matthieu, de Saint-Maurice, qui a bien voulu se charger de notre fanfare. Quant au chœur mixte et à Monsieur Pasquier, ils sont toujours fidèles au rendez-vous.

J'aurais encore bien des choses à vous raconter, mais le temps passe. Ce sera donc, si vous le voulez bien, pour une autre fois.

Pierre-Claude GARDAZ, phys.